Document généré le 13 juil. 2025 04:21

Études françaises

Roch Carrier, *Floralie, où es-tu?*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 172 p., et *Contes pour mille oreilles*, dans *Écrits du Canada français*, n° 25, 1969, p. 135-160

Pierre Châtillon

Volume 5, numéro 4, novembre 1969

URI : https://id.erudit.org/iderudit/036422ar
DOI : https://doi.org/10.7202/036422ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Châtillon, P. (1969). Compte rendu de [Roch Carrier, *Floralie, où es-tu?*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 172 p., et *Contes pour mille oreilles*, dans *Écrits du Canada français*, n° 25, 1969, p. 135-160]. *Études françaises*, *5*(4), 492–494. https://doi.org/10.7202/036422ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1969

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ROCH CARRIER, *Floralie, où es-tu?*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 172 p., et *Contes pour mille oreilles*, dans *Écrits du Canada français*, n° 25, 1969, p. 135-160.

Il fait un soleil magnifique, un soleil comblant, ce genre de soleil qui guérit de tout malsain désir d'un au-delà. Je suis allongé dans ma barque qui descend au fil du courant. Je n'ai pas le goût d'écrire un article sur quelque sujet que ce soit. Et pourtant le dernier roman de Carrier m'a emballé et c'est un devoir pour moi de le dire ici. Avec ce roman, quelques contes « pour mille oreilles » et *la Noce* paru dans *Études françaises*, Carrier a donné cette année quelques-unes des plus belles pages de toute sa production. Au-dessus des immenses étendues de joncs du lac Saint-Pierre, le soleil excite les insectes qui copulent avec fièvre. Le jour où Floralie bascula dans les avoines avec son bel Italien devait être, comme aujourd'hui, un jour de vaste fête des sens, où les odeurs visqueuses de l'herbe s'accouplent lascives dans la lumière. Et pourtant, « Floralie devait accepter que la joie la plus précieuse que lui avait donnée la vie, fût pernicieuse ».

Au loin, sur la plage, je distingue de jeunes baigneuses aux maillots légers et colorés comme des parfums. Voici le paysage et les personnages qui plaisent à Carrier. Voici le bonheur simple d'être, et tout ce qui s'y oppose, tous les trouble-fêtes (cléricaux, politiques, militaires et autres), Carrier les rejette comme de l'ortie brûlante, comme de l'herbe à puces. Herbe à puces le bon Père Nombrillet, herbe à puces les éducateurs d'Anthyme et de Floralie, herbe à puces les tyrans et les financiers dans *Jolis deuils*, herbe à puces les soldats dans *la Guerre, yes sir!*, herbe à puces les religieuses aux lèvres mortes qui hantent *la Noce*.

L'image de la jeune fille au bonheur fragile est au centre de l'œuvre de Carrier. L'image de la robe de mariée s'y superpose. Avec la fragilité de l'éphémère parée pour la danse nuptiale, une même jeune fille blanche comme la tendresse, vêtue

à peine d'un mince voile de joie, erre d'un livre à l'autre: depuis *la Jeune Fille* et *la Robe* dans *Jolis deuils*, jusqu'à Molly souillée comme la neige par la guerre et la vulgarité; depuis cette petite femme à la robe déchirée qui se noie dans *la Plage* jusqu'à Martine et sa fille qui périssent victimes d'un hallucinant saccage d'amour dans *la Noce*; et enfin Floralie dont le seul nom suggère la douceur menacée d'une petite fleur et qui porte pour ses noces une robe noire. Au-delà de la satire et de l'humour, en effet, l'œuvre de Carrier est d'abord une œuvre amoureuse. S'il exècre les tueurs de joie et s'il possède le don de la caricature impitoyable, Carrier excelle surtout dans l'évocation de l'amour et des êtres de beauté (oiseau, fleur, enfant, jeune fille) broyés par la fatalité de la bêtise. Ses personnages sont aimés et plaints. Plus ils sont victimes, moins ils comprennent leur sort, plus ils sont entourés d'un halo de pitié. En regardant Anthyme violer Floralie dans le buggy, ce n'est pas Anthyme qu'on trouve abject mais ceux qui ne lui ont pas appris la délicatesse, ceux qui lui ont enseigné que la femme était une bête à violer, ceux qui lui ont appris que le plaisir charnel n'était permis qu'après la bénédiction et qu'il fallait en profiter avant qu'il ne redevienne péché. Rien n'est plus émouvant que cette scène grandiose où Anthyme se révolte contre l'injustice divine. Au fond, il ne se mariait pas pour aimer une femme mais pour déflorer une vierge. Depuis le « coup de la pomme », le mépris de la femme est la base même du jansénisme. Mais Anthyme, bien qu'il frappe son épouse, ne peut s'empêcher de l'aimer et de réfléchir, au cours de cette longue nuit de noces, à cette société où l'homme et la femme ont été dressés en ennemis l'un contre l'autre.

L'originalité de Carrier réside dans cet étrange cynisme tendre avec lequel il décrit cette société où l'amour a été assassiné, où toute joie a été salie avant même d'être, mais où des personnages presque complètement déshumanisés par cette morale, ont conservé malgré tout quelques vestiges de santé et de bon sens. Carrier a du souffle et une imagination intarissable, et il semble que les œuvres de ce briseur d'entraves soient d'autant mieux réussies qu'il laisse à son style une liberté égale à celle de sa pensée. Dans les *Contes pour mille oreilles*, il est moins à l'aise, il n'a pas assez d'espace, le style est crispé, les images sont un peu agencées en mosaïque. Une affolante détresse étrangle le conteur. Car si, dans *Jolis deuils*, tout était contrôlé, si l'absurde, tenu en laisse, faisait la belle dans sa cage sous le fouet de l'artiste, ici, c'est l'artiste qui perd son fouet et qui est dévoré par l'absurde. Dans *la Guerre, yes sir!*, la révolte arrachait ces carcans et se déchaînait en une grandiose fresque rappelant les tableaux du Moyen Âge et particulièrement

ceux de Bruegel. Fresque impitoyable, désespérée, exécutée à l'emporte-pièce, fresque de chair, de mort, de sang, de graisse, d'alcool, cauchemar grouillant d'une vie animale sans motivation autre que de ne pas se laisser assassiner. Carrier se donnait de l'espace et la partie la plus réussie de ce livre exceptionnel était la scène épique de la bagarre.

C'est ce même mouvement soutenu, cette véritable folie onirique, ce tournoiement vertigineux d'êtres infernaux autour de la tendre Floralie qui font de *Floralie, où es-tu?* le meilleur roman de Carrier. Il semble qu'à partir de *la Guerre, yes sir!*, l'auteur ait retrouvé en lui une source qui cherchait à jaillir. Il a incarné son art dans un contexte québécois tout en gardant à son message une dimension universelle. Il a trouvé cette recette dont Giono, Pagnol, Mistral et d'autres avaient prouvé l'efficacité. La plus grande réussite de Carrier est d'avoir transposé de façon magique notre morbidité nationale. Dans cette nuit poétique qui recouvre *Floralie, où es-tu?* grouillent toutes les terreurs subconscientes de notre peuple: sorciers, tabous, légendes, ignorance, dieux et diables s'arrachant cornes et auréoles dans une guerre mesquine livrée dans l'âme de chaque enfant. La vigueur de l'évocation libre, la phrase qui galope comme un cheval qui a pris le mors aux dents, la splendeur de l'imagerie, la densité des symboles, la précision de l'observation font de ce livre un grand poème. Dans la littérature des dernières années, avec *l'Avalée des avalés* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Floralie où es-tu?* est le roman qui me comble le plus. Si j'en ai peu parlé ici c'est qu'il s'agit d'un roman où tout est dans le ton et qui par conséquent ne se raconte pas, c'est aussi qu'il fait chaud et que je sais que Carrier préfère encore à tous les livres ce soleil qui n'est plus « le soleil de l'enfer », ce soleil sous les rayons duquel il fait si bon flâner, surtout après avoir traversé une aussi terrifiante nuit initiatique, ce soleil dont on peut jouir avec tous ses sens et tout son esprit sans avoir besoin, comme Anthyme, de s'accuser d'être un homme.

P. C.